PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA

VIE POSTHUME

4e ANNÉE. — N° 1. Juillet 1888.

SOMMAIRE :

PRINCIPE D'AMOUR

Bien des esprits généreux refusent de s'intéresser à la question spirite, parce qu'elle leur semble de peu d'importance devant la gravité des problèmes politiques et sociaux qui se dressent à notre époque. Combien ils se trompent ! La question de l'immortalité n'enveloppe-t-elle pas, de près ou de loin, toutes les autres ? — Quant à moi, j'avoue qu'à l'heure actuelle, si je n'étais spirite, si je ne regardais derrière la mort et dans l'ensemble des existences, je serais parfois profondément découragé. Car je verrais bien partout des éléments de destruction, mais je ne verrais rien de solide pour la réédification, rien de durable pour la constitution de la solidarité ; je ne verrais pas surtout, dans tout son développement, le principe indispensable à la transformation humanitaire : je veux dire le principe d'amour, tel qu'il doit se dégager des vues nouvelles et de la prise de possession de la chaîne des vies successives.

Pour construire, il faut une force ; et, puisque nous voulons nous affranchir de la force monarchique (qui ne peut se maintenir que par le despotisme ou l'idolâtrie, mais qui nous hante encore quelque peu malgré l'étiquette de république), il nous faut conquérir la force nouvelle, la force républicaine, qui ne peut se prouver viable, à notre époque, que si elle est en même temps force sociale, c'est-à-dire si elle correspond à la vie sociale elle-même dans sa synthèse, si elle anime le corps social dans le fonctionnement physiologique d'un harmonieux organisme. Cette force est double, c'est-à-dire qu'elle est



à la fois expansive et attractive (ces deux mouvements étant appelés à se combiner suivant une loi de rythme, comme les deux mouvements alternes de la respiration) ; cette force est double : expansive, elle s'appelle *liberté ;* attractive, elle s'appelle *amour.* Liberté et Amour sont deux termes connexes : ce sont les deux pôles d'un même monde. Pas d'amour vrai qui ne procède de la liberté. Pas de liberté inaltérable sans amour. Mais le rythme de la liberté et de l'amour, comme tout rythme, doit comporter une mesure qui en maintienne l'équilibre. Cette mesure, c'est la justice, qui procède de l'égalité. C'est l'équateur entre les deux pôles. Telle doit être comprise, il me semble, la devise républicaine.

Mais des trois termes de cette devise, deux seulement correspondent à des forces : la Liberté, et l'Amour (qu'on appelle, par euphémisme, Fraternité). L'Egalité ne représente qu'un principe d'équilibre.

Depuis que cette devise a été proclamée, la République a toujours commencé par la force expansive ou liberté. Mais malheureusement elle a subi des éclipses, parce que l'autre force, la force complémentaire de la liberté, c'est-à-dire l'amour, est restée à l'état de germe. Ces deux forces ne s'étant pas complétées, l'élément distributif « égalité » n'a pu être non plus véritablement réalisé.

Il est donc urgent de hâter le développement de l'amour. Eh bien, le spiritisme est-il capable d'y contribuer ? — Oui, répondrai-je, et je vais essayer de dire pour quelles raisons.

Parlerai-je d'abord de la conception philosophique la plus générale qui se dégage du spiritisme, et qui est pour ainsi dire commune à tous les spirites ? Je demanderai alors la permission de répéter simplement ce que j'ai dit ailleurs il y a quelques années : «... Sans l'amour, principe de toute solidarité, comment voulez-vous constituer un état social harmonique qui porte en lui-même la loi de son processus et de sa vitalité collective ? Il n'y a pas de vie sans un lien d'affinité, qui solidarise entre eux les éléments anatomiques du corps vivant ; il n'y a pas de vie sociale, partant pas de vraie démocratie, sans un lien d'affinité, c'est-à-dire d'amour, qui solidarise entre eux les éléments humains du corps social. Or le matérialisme contemporain ne nous donne la notion de solidarité qu'à l'état d'abstraction, puisque l'enchaînement que cette notion comporte néglige les individualités, c'est-à-dire êtres concrets et conscients, et ne se manifeste que dans l'évolution des espèces, c'est-à-dire dans quelque chose d'abstrait et d'inconscient. Cette conception, il est vrai, peut être considérée comme un progrès sur les doctrines qui nous font entrevoir un salut personnel ; mais combien doit être plus féconde la synthèse, qui, en acceptant

pour base la solidarité dans l'espèce et entre les espèces d'un même monde, comporte en même temps la solidarité effective, la solidarité vécue, de toutes les individualités impérissables qui ont passé et repassé dans les formes de la terre en suivant l'enchaînement des espèces ; l'Humanité, dès lors, n'est plus un idéal fictif, un monstre mythologique qui dévore ses enfants pour conquérir on ne sait quelle beauté future à laquelle aucun d'eux ne participera ; l'Humanité apparait enfin comme un être réel, vivant d'une vie commune grâce à la survivance des siècles écoulés... l'Humanité n'est plus une abstraction, l'Humanité est une gigantesque personnalité vivante faite de personnalités humaines immortelles... Voilà de quelles conceptions nous pénètre le spiritisme. Notre frère ne saurait être pour nous un étranger ; il est une partie de nous-mêmes, puisque nous sommes véritablement des parties immortelles d'une même Humanité en formation... »

Voilà pour ce qui est de la conception spirite, dans son aperçu le plus général. Nous y voyons bien la nécessité de l'amour, mais nous n'y voyons pas le développement de cette force. Or il ne suffit pas de philosopher pour que le progrès marche ; il faut trouver aussi comment les principes peuvent agir.

On a vu, à certaines grandes heures de l'histoire, des populations entières, soulevées par une commune impulsion, accomplir des prodiges au nom de la liberté ; on a vu des milliers de gens, qui ne se connaissaient point la veille, s'embrasser tout à coup dans le délire d'un enthousiasme de fraternité. On a vu, — souvenir à jamais admirable, brusque surélévation des hommes au dessus d'eux-mêmes dans un accès d'amour irrésistible, — on a vu des castes séculaires sacrifier leurs privilèges sur l'autel de la Patrie, je pourrais dire sur l'autel de l'Humanité. On a vu tant de phénomènes historiques merveilleux, parmi lesquels se détachent dans la plus pure lumière la Fédération de 1790 et la Nuit du 4 août 89 ! Et dire que l'Humanité est retournée à ses marasmes, que la grande fête de la Fédération a eu presque pour bout de l'an le massacre du Champ de Mars, et que la Nuit du 4 août, si féconde comme acte de révolution destructive, n'a été qu'un rêve de fraternité laissant encore béant le fossé des souvenirs féodaux dont la profondeur ne devait s'effacer que par la montée du sang jusqu'à ses bords !

C'était pourtant bien l'amour, — la force complémentaire de la liberté, — qui avait jeté ces éclairs sur la France et sur le monde. Lisez Michelet : « L'attendrissement, l'exaltation, étaient montés de « proche en proche, à un point extraordinaire. Ce n'était dans toute

« l'Assemblée qu'applaudissements, félicitations, expressions de bien-« veillance mutuelle. Les étrangers présents à la séance étaient muets « d'étonnement... » Lisez Louis Blanc : « Peindre fidèlement l'ivresse « sainte, l'indomptable ivresse dont cette nuit du 4 août 1789 signala « le mystérieux empire, les écrivains qui en furent témoins l'ont eux-« mêmes tenté vainement. Ce fut une fièvre de générosité, ce fut « un délire d'abnégation auxquels les annales d'aucun autre peuple « n'eurent jamais rien de comparable... La pâleur des grandes inspi-« rations couvrait tous les visages ; une sorte de feu divin jaillissait « de tous les regards ; on s'encourageait mutuellement à être heureux « par la justice, à être forts par l'amour : une invincible main semblait « avoir, du moins pour un instant, écarté le voile qui dérobe aux « sociétés imparfaites la vue des horizons lumineux.. » Voilà pour la nuit du 4 août. Et voici maintenant pour le mouvement des fédérations de 1790, qui devait aboutir à la grande fête du Champ de Mars, au jour anniversaire de la prise de la Bastille. (Cette double date du 14 juillet résume les deux grands principes, qui apparaissent là comme deux éclairs : 1789, Liberté ; 1790, Amour.) (1)

« Il fut admirable ce mouvement, dit Louis Blanc, et il restera sans « égal dans l'histoire... Combien touchante et profonde cette nou-« veauté : l'unité de la patrie demandée au principe de la fraternité « humaine !... Un même souffle, vivifiant et divin, passa sur les pays « de Langue d'oc et sur ceux de Langue d'oïl, sur la sauvage Bretagne « et sur les riants coteaux de la Touraine, sur la Normandie aux gras « pâturages et sur les plaines de la molle Provence, le long du Rhône, « le long de la Loire, depuis St-Malo, qui se hérisse au-dessus de « l'Océan, jusqu'à Marseille, qui se baigne dans la Méditerranée ; de-« puis les campagnes adossées aux Vosges, jusqu'à celles qui sont cou-« chées au pied de Pyrénées et des Alpes... Où vont d'un pas si « leste et la tête si haute ces milliers de villageois qui couvrent les « routes, se hâtent à travers champs ou descendent en groupes du haut « des collines ? Quelle force mystérieuse les entraine ?... Ce qui sur-« prend et enchante dans ce mouvement des fédérations, c'est l'en-« semble. Rien de prémédité, nul accord préalable, et cependant les « âmes n'ont aucune peine à se rencontrer ; les voix sont diverses, et « tant mieux vraiment, puisqu'elles chantent en chœur. » Et Michelet : « Quelle lumière ! Ce n'est plus, comme en 89, l'amour vague de la

(1) «... Dix mois sont à peine écoulés depuis l'époque mémorable où, des « murs de la Bastille reconquise, s'éleva ce cri : *Nous sommes libres !* qu'au « même jour, un cri plus touchant se fasse entendre : *Nous sommes frères !* » (Extrait de l'adresse aux Français publiée au nom des habitants de Paris).

« liberté... La France voit distinctement ce qu'elle aimait, poursuivait « sans le bien saisir encore : l'unité de la patrie.. La plupart des « fédérations ont elles-mêmes conté leur histoire... Vénérables monu- « ments de la fraternité naissante... J'ai retrouvé tout cela, entier, « brûlant, comme d'hier, au bout de soixante années, quand j'ai ré- « cemment ouvert ces papiers que peu de gens avaient lus. A la pre- « mière ouverture, je fus saisi de respect, je ressentis une chose « singulière, unique, sur laquelle on ne peut pas se méprendre. Ces « récits enthousiastes adressés à la patrie, ce sont des lettres d'amour... « Plus de montagnes, plus de fleuves, plus d'obstacles entre les hom- « mes. Les voix sont diverses encore, mais elles s'accordent si bien, qu'elles ont l'air de partir d'un même lieu, d'une même poitrine... « Voilà la force de l'amour... » Que de lignes admirables à citer encore ! Mais je dois me borner.

Lorsqu'on ferme sur de telles pages les livres de ces grands historiens, on ne peut s'empêcher de s'écrier : A quand ce nouveau mouvement des fédérations plus vaste et plus prodigieux encore, qui effacera les frontières des peuples, et d'où sortira la Patrie humaine !

Oui, je le répète, fort de ces grandes attestations, oui, c'était pourtant bien l'amour qui avait jeté ces éclairs sur le monde. Mais ce n'étaient que des éclairs ; et, à mon avis, voici pourquoi.

La force d'amour peut agir de deux façons : par suggestion ou par évolution naturelle. Je m'explique.

Puisque tout progresse dans l'univers, puisque l'exemple des êtres vivants les plus élémentaires nous montre une tendance à l'agglomération des éléments simples pour former des organismes plus complexes, il n'y a rien d'absurde à admettre que les êtres suffisamment avancés en perfection vivent dans un état de rapprochement animique qui leur constitue, sans préjudice de leurs individualités propres, une sorte de personnalité collective. Ce rapprochement, s'il existe, ne peut être que l'effet d'une force (de même que dans les combinaisons chimiques le rapprochement est l'effet d'une force, que l'on appelle Affinité). Cette force, c'est l'Amour, manifestation active du principe d'Unité dans l'Univers, de même que la Liberté est la manifestation active du principe de Variété. Eh bien, ces agglomérations d'êtres plus avancés que leurs jeunes frères, ou tout simplement moins paralysés dans leurs aspirations par leurs conditions actuelles de vie, ne peuvent que se sentir profondément solidaires avec ceux qui sont attelés aux pénibles luttes du progrès terrien, ils doivent désirer ardemment de leur communiquer l'amour immense qui les anime... Et, pour peu que l'on ait idée du magnétisme, on est à même de concevoir de quelles gigantes-

ques suggestions d'amour les peuples peuvent être tout à coup impressionnés, lorsque les circonstances favorisent ce phénomène.

Malheureusement ces circonstances favorables sont rares, et les inerties de l'habitude reprennent le dessus. En revanche, la masse chaotique, inharmonique, des suggestions hostiles, propulsée par l'effort furibond des réactions coalisées, — tout un amas de fanatisme aveugle étreint par moment la terre d'un immense nuage noir impénétrable aux rayons de l'enthousiasme. Et la haine se déchaîne, l'œuvre de liberté et d'amour se compromet, et sourdement le despotisme qu'on avait vaincu regerme sous une forme nouvelle, enfarinée de toutes sortes d'hypocrisies...

Et cela prouve que l'amour par suggestion est insuffisant, et que, pour faire la République universelle, la terre doit acclimater l'amour à sa surface et devenir elle-même un foyer d'amour. En un mot, il est urgent que la force d'amour agisse sur la terre par naturalisation évolutive, par évolution naturelle, c'est-à-dire en se dégageant de la nature et en évoluant d'après cette origine. J'espère que ce que je vais ajouter me fera mieux comprendre.

On ne possède réellement que ce que l'on a acquis par voie d'évolution. Les influences de la suggestion sont des adjuvants et non de véritables acquis. La même différence existe, par exemple, entre les conseils que nous recevons et notre expérience personnelle. Pour posséder définitivement la force d'amour, il nous faut donc la conquérir ; et les influx d'enthousiasme que nous pouvons recevoir parfois sont des avant-goûts, capables de nous stimuler un instant, ce ne sont point des conquêtes. La force d'amour, comme tous nos acquis, ne s'assimile pleinement que par voie d'évolution, progressivement, en allant du simple au composé, en puisant ses premiers éléments dans les forces naturelles de la planète dont nous sommes les enfants. C'est donc aux sources mêmes de l'amour naturel, tel qu'il est formulé par la loi de notre planète, que nous devons aller chercher l'élément initial de la force d'amour. Et voici ce que nous y trouverons : les êtres que nul préjugé n'entrave ou ne corrompt se rechercheront d'abord, sexe à sexe, pour une triple union de cœur, d'esprit et de chair, c'est-à-dire pour la plénitude de l'union de couple dans des conditions données. Si une telle union est véritablement l'école (l'école primaire) de l'amour vrai et durable, et si d'autre part la porte de l'immortalité nous est ouverte par le spiritisme, — ceci peut servir à vérifier cela, et nous devons voir, à travers cette porte, cette union se continuer, impérissable. Or, à mon avis, c'est ce que l'on voit.

Dès lors que cette union est constatée impérissable, dès lors que

tous aspirent à réaliser une pareille union, on peut dire que voici déjà l'être humain véritablement constitué dans sa double nature, et qu'il a fait un pas gigantesque dans la voie de son progrès, on peut dire que notre monde est prêt pour résoudre ce mystère de l'androgynie, dont Jean Reynaud a dit : « Ne cherchez pas dans l'homme solitaire cette « miniature de l'univers dont parlait le philosophe antique : elle n'y « est pas. C'est dans le couple androgynique, et non dans l'individu, « que se trouve ce divin abrégé, car les antinomies ne se résument et « ne s'accordent que dans une telle dualité... Tel est le fond du mys- « tère de l'androgynie, qui ne fait que poindre sur la terre, et qui, « malgré les développements qu'il ne cesse d'éprouver d'âge en âge, « à mesure des progrès du genre humain, ne nous est sans doute en- « seigné jusqu'ici que par des ombres... »

Si, prenant l'amour dans sa manifestation la plus rudimentaire (dans celle qui, sortant de l'unité individualiste, se mesure par le nombre le plus restreint, le nombre 2,) nous pouvons montrer que dans ce cas l'amour réalisé est autre chose qu'un phénomène physiologique passager, si nous pouvons montrer que le rapport de couple, ainsi établi, est capable à la fois de perfectionnement et de perpétuité, n'aurons-nous pas fait entrevoir que ce principe perfectible dans ses manifestations, est vraisemblablement capable de rapprochements non moins puissants et non moins durables dans une phase ultérieure de son évolution naturelle ? n'aurons-nous pas fait entrevoir qu'après l'étape initiatrice et primordiale du nombre 2, l'amour peut dévoiler de nouvelles promesses, pour des rapprochements plus vastes ordonnés par des nombres progressivement grandissants ?

En un mot, montrer l'amour impérissable de couple, n'est-ce pas déjà, en germe, montrer toute la puissance merveilleuse virtuellement immanente dans le principe d'amour ? Et ce principe ne doit-il pas grandir en manifestation, à mesure que son développement, son évolution le rend propre à s'adapter à des nombres plus etendus ?

Là me semble être le point de départ pour entrevoir l'amour dans toute la splendeur de sa puissance future. Et nul ne saurait dire l'admirable métamorphose qui se produirait le jour où sur toute la terre les couples d'époux seraient réalisés dans leur véritable harmonie. Chaque couple étant double et un à la fois, chaque être double étant homme et femme à la fois, chaque être double et un étant foyer d'amour, des liens harmoniques se répandraient de tous côtés pour constituer des groupes, des familles, des cercles, des agglomérations, en un mot des unions de plus en plus complexes, toutes fraternelles entre elles, n'aspirant qu'à s'étendre en des réseaux de plus en plus

vastes, et dont les liens procédant de la liberté et de l'amour seraient impérissables.

Une chose étrange — et je finirai par cette observation — c'est que tout le monde constate et admet la solide valeur du principe d'amour, lorsqu'on le considère dans ses origines les plus matérielles où il apparaît avec toute sa robustesse créatrice ; mais, dès que l'on essaie de suivre ce principe dans ses développements ultérieurs, dans les affinements où le progrès ne peut que logiquement le conduire, ce même principe d'amour fait sourire les gens sérieux, les hommes de raison ; on se plaît alors à le prendre de haut avec l'amour, à le traiter comme une vague et creuse sentimentalité, à lui refuser toute place sérieuse dans une conception philosophique. Eh bien, sans vouloir discuter quelle peut être l'importance des sentiments dans les conceptions humaines, il y a lieu de faire ressortir, en ce qui concerne l'amour, que l'amour n'est pas seulement un sentiment : l'amour est une force, je le répète ; seulement c'est une force qui produit un sentiment. Dire que l'amour est un sentiment, c'est comme si l'on disait que la lumière est une sensation : la lumière est une force qui produit une sensation. Si la lumière n'était qu'une sensation, c'est-à dire un phénomène dépendant d'un système nerveux, la photographie ne serait pas.

L'amour n'est donc pas seulement un fait de sentiment, ni une rêverie, une création subjective ; c'est une force qui domine ces manifestations.

A mon avis, une insuffisance d'Allan-Kardec est d'avoir dit « charité » là où nettement il fallait dire « amour » ; c'est de n'avoir pas pleinement dégagé le principe d'amour en le rattachant à ses origines tangibles, c'est-à-dire à la question des sexes et à l'union de couple. Dès lors, il n'a pu que s'en tenir à la vague charité, qui a plutôt les apparences d'un sentiment indéterminé, par conséquent impuissant, que celles d'un principe d'énergie et d'active réalisation. Et l'amour, lui, est bien réellement une énergie, une puissance créatrice, quand on le considère comme force-principe dans toute son intégralité, depuis ses racines les plus matérielles et les plus restreintes jusqu'à ses rameaux les plus vastes, les plus éthéréens, les plus radiants.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs la reprise, pour le mois prochain, du travail de l'Esprit Jean, l'*Existence la « Vie. »*

Le prochain numéro contiendra également la suite de l'étude de notre collaborateur E. Lebay, sur l'*Œuvre d'Allan-Kardec*, l'abondance des matières ne nous permettant pas de l'insérer ce mois-ci.

CAUSERIES

DU

PÈRE MATHABON

VI

De la Réincarnation

A mon sens voici ce qu'Alpha nous a donné de plus intéressant : le pourquoi parfaitement admissible de la préexistence de l'être humain.

Ce pourquoi, que j'avance admissible, nous parut tout d'abord monstrueux de contre sens philosophique. Aussi pour comprendre le tolle de surprise et de récrimination que souleva son aphorisme réincarnationniste, il faut que le lecteur sache que l'esprit Jean n'avait pas encore commencé ses intéressantes études et qu'aucun livre spirite ou autre n'avait jamais traité le sujet sur un semblable thème. Donc c'était nouveau et vous allez voir qu'il y avait bien de quoi se récrier.



— Est-ce bien vrai, demandâmes-nous à Alpha, que nous venons sur terre lorsque les esprits supérieurs décident du moment opportun ?

— Et sur terre, répondit-il, est-ce votre estomac qui vous oblige à manger ou sont-ce les gendarmes ?

— *Té vé* quelle bêtise, dit Castelade. En voilà une réponse.

— Aussi sensée que votre demande, dit Alpha. Pourquoi mangeriez-vous d'après une loi physiologique et pourquoi naîtriez-vous d'après une volonté arbitraire ?

Je vous l'ai dit maintes fois : si vous voulez vous approcher de la loi de vérité ne vous écartez jamais des lois de la nature, et tenez toujours pour entachées de faux, quelles que soient vos croyances religieuses, les affirmations de l'arbitraire. Les éléments fonctionnels de l'être humain n'ont besoin sur terre d'aucune décision gouvernementale pour se coordonner et travailler à l'accomplissement de la vie terrestre. Semblablement les éléments fonctionnels de l'être périspprital n'ont besoin d'aucune décision supra-terrestre pour l'accomplissement de la vie périsppritale. Les lois de la nature ne sont pas exclusivement applicables à la terre ; elles régissent l'univers tout entier. Qu'il s'agisse du monde terrestre ou du monde périsprital il

y a toujours la cause primordiale produisant l'effet inéluctable. Ne sortez pas de ce principe si vous ne voulez point vous égarer.

— Soit, *Moussu* Alpha. Mais alors quelle est la cause qui nous fait renaître ?

— La même cause qui vous fait mourir sur terre. Tout est semblable, homogène et simple dans la nature et il faut vraiment que l'amour de l'inextricable vous rende bien aveugles pour chercher si loin la vérité.

Vous mourez sur terre et voilà la cause qui vous fait naître au monde périsprital. Nous mourons dans le monde périsprital et voilà la cause qui nous fait naître au monde terrestre.

— Oui, mais comment cette mort périspritale se produit-elle ?

— Absolument comme sur terre. Même cause (abstraction faite des accidents) et même effet.

La vieillesse terrestre, par la dissociation des éléments charnels, produit la mort terrestre et la naissance périspritale. La vieillesse périspritale, par la dissociation des éléments périspritaux, produit la mort périspritale et la naissance terrestre.

En d'autres termes : *le corps périsprital vieillit et meurt, et c'est pourquoi l'esprit se réincarne.*

×

— Ah ! pour ça non ! m'écriai-je. Je n'accepte pas cette théorie qui ferait mentir, si elle était vraie, le plus inamovible des principes philosophiques. Depuis Socrate jusqu'à nos jours tous les penseurs vous diront en effet : l'immuable seul est éternel. Donc si l'esprit vieillit il n'est pas éternel. Conséquemment vous prêchez le néantisme et non l'immortalisme.

— Pas si vite, car voici qui met d'accord mon *vieillitisme* avec l'immortalisme. Et, d'ailleurs, il n'est pas exact de dire que le muable ne puisse être éternel.

Admettez un joueur avec 10 jetons en mains. Il joue et le premier coup de dé lui fait gagner 30. Il rejoue et il perd 6. Un autre coup de dé lui donne 50. Ensuite il perd 15 ; puis gagne 40 et ainsi de suite. Tout est muable dans ces enjeux ; seulement avec ces improportions de gains et de pertes il pourra jouer éternellement puisque éternellement le total du gain ira en augmentant.

Tel est au figuré le jeu du travail organique terrestre et périsprital de l'être humain à travers ses existences ; et c'est pourquoi son immortalité reste assurée malgré la muabilité des profits et pertes, c'est-à-dire des diverses dissociations organiques qui constituent la vieillesse dans les deux mondes.

Voici, d'ailleurs, quelques explications qui vous feront comprendre en détail le cycle complet de la double existence humaine.

×

Le corps humain terrestre est on ne peut mieux comparable à un appareil distillatoire. La masse charnue est la cucurbite ; le serpentin c'est la fonction protoplasmique dont la vitalité cellulaire n'est autre que le fluide magnétique dans son état de normalité organique et non excitable. Ce qui est soumis à la distillation c'est l'existence terrestre tout entière qui a pour foyer de combustion les luttes de l'être sous l'effort du progrès incessant.

Le produit de cette distillation ou cohobation, c'est l'élément périsprital.

Le corps périsprital est donc conséquentiel de la distillation de la vie terrestre. Si le corps charnel n'a rien distillé durant la phase terrestre, il n'y a pas de corps périsprital proprement dit et partant point d'existence périspritale. C'est pourquoi l'enfant qui meurt en bas âge renait presque immédiatement à la vie charnelle.

Les punitions ou récompenses de l'autre monde s'expliquent physiquement ou physiologiquement par la qualité bonne ou mauvaise de la partie distillée formant l'élément constitutif du corps périsprital. Tout et là.

×

Pour point de départ du cycle humain prenons l'être à son arrivée sur terre.

L'enfant nait dans un état de vacuité périspritale (nous verrons par la suite quelle signification il faut donner à cette expression. Jusqu'à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans — je prends bien entendu la généralité — l'appareil distillatoire ne fonctionne presque pas. Durant ce laps de temps il se produit dans l'être humain un travail de synthèse charnelle ou d'organisation corporelle. Viennent ensuite les luttes pour la vie qui constituent les devoirs de citoyen et de père de famille, et alors commence le travail d'analyse charnelle ou de désorganisation corporelle ; mais alors commence le travail de synthèse ou d'organisation périspritale.

On arrive donc à cette première remarque : que la vie humaine avec son corps charnel doit servir à charpenter le corps périsprital, ce qui revient à dire que la vie terrestre prépare la vie périspritale et celle-ci en effet est la conséquence mathématique de celle-là.

L'essentiel est donc sur terre de bien distiller son existence. Celui-là

calcule juste qui fait le bien toute sa vie durant, car c'est la seule manière de bien préparer soi-même son propre corps d'outre-terre.

Par luttes pour le bien qui distillent le principe vital de l'au-delà, il faut entendre tout ce que la conscience approuve ; tout ce qui est juste, beau, noble, grand. Tout ce qui est sacrifice pour autrui, tout ce qui sert à l'avancement de tous. Tous pour un, un pour tous, voilà la loi du bien qui est la solidarité du sacrifice pour l'avancement moral et physique de l'humanité tout entière.

Les difficultés, les peines, les travaux intellectuels et matériels de l'existence terrestre sont tous là. Qui les remplit dignement en sacrifiant les plaisirs sensuels, ces révoltés de la chair, contre la combustion de celle-ci, au profit du corps périsprital, se prépare pour l'autre monde une existence d'activité, de liberté et d'intelligence qui est à l'existence terrestre ce que l'homme est au quadrupède. Voilà ce qu'on appelle récompense et ce que j'appelle, moi, conséquence.

Le jouisseur, l'égoïste, l'homme tout charnel ne met rien dans son foyer de combustion. Le corps se déssèche mais sans profit. Toutefois le travail de synthèse, quoique paraissant inactif, produit un corps périsprital entaché d'éléments terrestres susceptibles de vie dans l'autre monde. Et c'est là son tourment.

L'enfant sans corps radiant périsprital (l'explication viendra sur ce point par la suite) rentre dans la vie charnelle à brève échéance, tandis que l'homme passionnel conserve dans l'au-delà une existence de trouble d'une durée relativement longue. C'est l'état le plus malheureux.

×

Pour clore cette première remarque sur la réincarnation, je comparerai volontiers l'être humain à un ballon. Ce qui se passe sur terre correspond au travail du gonflement ; les échafaudages qui retiennent le ballon captif pendant cette opération, ce sont les appendices charnels.

Or, si vous gonflez le ballon longtemps avec un gaz très subtil, après le bris des liens qui le rattachent à la terre, il planera radieux dans son domaine qui est l'espace. Et si l'être humain distille un corps périsprital très pur, après le bris des liens terrestres il vivra dans l'au delà de la plus belle vie radiante.

Mais si vous gonflez le ballon avec un gaz très lourd, il traînera sa dépouille dans les bas-fonds terrestres au caprice de tous les vents. Ainsi l'être périsprital, mal bâti par les passions charnelles, traînera sa dépouille dans ces régions semi-matérielles, semi-périspritales où

l'état de trouble physique et moral est la conséquence fatale de l'amalgame de l'élément charnel-magnétique avec l'élément périsprital.

— Il s'ensuivrait donc, dîmes-nous à Alpha, que pour gagner le paradis de l'autre monde, il faudrait lui sacrifier et notre chair et nos plaisirs ?

— Il faut faire le bien, voilà tout. Mais le bien profitable à soi et à tous, c'est-à-dire au progrès collectif, qui est le seul vrai bien.

Le bien profitable a d'ailleurs deux caractéristiques parfaitement reconnaissables : il faut que l'effort pour le progrès améliore le cœur en augmentant les forces de l'amour et agrandisse l'intelligence, par la puissance du savoir.

Le fou qui se macère le corps souffre au profit de rien. L'ouvrier qui meurt de faim souffre également sans profit pour lui ni pour ses semblables.

Et c'est là la divine harmonie des lois de la nature qui poussent invinciblement au socialisme le plus pur, en exigeant pour le pauvre son droit à l'existence pour lui permettre de progresser, et en réclamant la suppression du superflu du riche, pour réduire celui-ci aux exigences du travail profitable.

Le Père Mathabon.

LETTRE DU Dr L. CHARROPPIN

VII

Cher Monsieur George,

Le dernier numéro de la *Vie Posthume* est venu répondre à un désir tacitement formulé, celui d'avoir une vue d'ensemble sur le travail de l'Esprit Jean.

Je vous sais gré, ainsi qu'à votre estimable collaborateur M. Lebay, de nous en avoir donné un résumé si clair et si précis. Quelle que soit la valeur intrinsèque de ces théories, il n'en reste pas moins acquis qu'il y a là une lecture saine et fortifiante, respirant un profond amour de l'humanité et propre à élargir le cœur en même temps qu'elle élargit la pensée. Je n'ai vu nulle part ce sentiment de solidarité mieux compris et plus éloquemment exprimé. Avec l'Esprit Jean on sent ce que l'on est et où l'on va. L'humanité n'est plus une entité imaginaire, une vaine abstraction, mais une réalité vivante. Elle était bien convaincue

de cette vérité, la vaillante femme que j'aime tant à citer, quand elle disait : Oui, oui, le plus grand crime que l'homme puisse commettre, la plus grande impiété dont il puisse souiller sa vie, c'est la paresse et l'indifférence. Honte donc à qui se retranche dans ses satisfactions égoïstes et se désintéresse de la cause commune ! Triste vie que celle qui n'est pas une émanation de la vie collective ! Ce sera la gloire du XIX[me] siècle et celle des sectes socialistes, d'avoir ajouté à la belle devise de 89, ce grand principe de solidarité. Ce n'est pas *lui* seulement, ce n'est pas *moi* seulement, disait Enfantin, c'est *nous* qui est le mystère de la vie ! Donc, s'absorber dans la survivance de son moi, de sa chétive personnalité, en dehors des êtres et du milieu qui l'ont formée, c'est un non-sens et une faute irrémissible. Le catholicisme, en érigeant en principe le dogme du salut personnel, a perdu désormais toute action sur la société moderne, en méconnaissant cette sublime devise, qui doit être celle de l'avenir : « Tous pour chacun et chacun pour tous. » Voici ce que dit à ce sujet M. Guyau, dans son beau livre l'*Irréligion de l'Avenir* :

« Il est contradictoire de nous commander la charité universelle, embrassant sans exception tous les hommes et de vouloir en même temps nous faire consentir à l'anéantissement ou au dam de quelques-uns. Nous sommes tous trop solidaires naturellement et moralement pour que les uns puissent être entraînés dans la mort définitive sans que les autres s'arrêtent dans leur ascension éternelle. Par l'amour de l'humanité, nous nous sommes liés les uns aux autres, comme ceux qui s'en vont sur la neige des sommets, et l'un de nous ne peut glisser sans qu'une secousse se propage à l'autre, n'arrache à la fois du sol toute la grappe humaine. *Nihil humani alienum !* Un même cœur bat en nous tous, et s'il s'arrêtait pour toujours dans une poitrine humaine, on le verrait, dans le cœur même des prétendus immortels, cesser aussi de battre. Les meilleurs, ceux qui seraient prêts à recevoir le baptême de l'immortalité, feraient comme ce chef barbare et païen qui, près de laver ses péchés en se plongeant dans l'eau sacrée du baptistère, ayant son salut sous la main et le Paradis devant les yeux, demanda tout-à-coup quel serait le sort de ses compagnons tombés avant lui, morts sans la foi, et s'il pourrait les retrouver dans le ciel, « Non, répondit le prêtre, ils seront parmi les misérables damnés, et toi parmi les bienheureux. » J'irai donc parmi les damnés, car je veux aller où sont mes compagnons d'armes. Adieu. » Et il tourna le dos au baptême sauveur. »

Le jour où la société s'inspirera de pareils sentiments, il n'y aura plus de vœux à former pour nous, l'heure de notre régénération aura sonné.

La 4[e] année de la *Vie Posthume* va commencer. Dans le temps d'instabilité où nous vivons c'est déjà quelque chose pour une Revue que trois années d'existence. Courage donc, marchons en avant la main dans la main, toujours soucieux d'agrandir notre horizon et d'arriver à une lumière plus sereine et plus pure.

Chaque pas dans la vie, dit encore M. Guyau, est une perspective qui s'ouvre pour nous dans le cœur de l'humanité : Vivre, c'est comprendre, et comprendre ce n'est pas seulement tolérer mais aimer. Cet amour, d'ailleurs, n'exclut ni la clairvoyance, ni l'effort pour améliorer et transformer. Au contraire, l'amour vraiment actif doit être avant tout un désir de transformation et de progrès. Aimer un être, une croyance, c'est chercher à les élever.

C'est parce que la *Vie Posthume* a pensé et agi ainsi, que nous espérons pour elle une place à part et justement méritée dans les annales du spiritisme.

Adieu, cher monsieur George, nous vous sommes toujours fraternellement unis.

D[r] L. CHARROPPIN.

Nous n'avons pas cru devoir supprimer, bien que très élogieux, les témoignages que veut bien prodiguer à la *Vie Posthume* notre sympathique et digne correspondant, lesquels d'ailleurs se rapportent en réalité, bien moins à nous qu'à nos fidèles et chers collaborateurs. — M. G.

DE CI - DE LA

Le respect humain, cette crainte absurde du ridicule, est cause que bien des phénomènes spirites des plus remarquables restent toujours ignorés, alors que ces manifestations, quand elles revêtent un caractère indéniable d'authenticité, seraient pour l'étude et la propagation du spiritisme, un bien précieux et puissant stimulant.

Les lecteurs de la "Vie Posthume" ne liront pas sans intérêt le récit suivant de deux faits réellement extraordinaires, pour la divulgation desquels il m'a fallu vaincre bien des hésitations, bien des résistances.

Le premier m'a été raconté par M. B., l'un des plus sérieux et des plus honorables industriels que je connaisse, et confirmé par deux autres témoins oculaires dont l'honorabilité ne le cède en rien à celle de M. B., auquel d'ailleurs je laisse la parole :

« Je serai aussi bref que me le permettra la complication des détails que je vais vous raconter et qui ont déterminé la conviction spirite chez moi et chez les miens : Il y a deux ans, quelques jours avant

mon mariage, je me rendais un matin de très bonne heure chez M. Devigne, mon futur beau-père, lorsqu'en arrivant sur le palier du premier étage, je fus assez surpris de rencontrer ma fiancée qui, sans s'arrêter, me fit avec le doigt et en souriant un petit geste de menace amicale et continua de descendre l'escalier sans m'adresser la parole. En la suivant des yeux je remarquai la singularité du costume matinal qu'elle portait *et que je ne lui avais jamais vu* : robe collante à taille très courte et bonnet de lingerie à grandes ruches comme c'était la mode au siècle dernier. Pensant qu'elle allait cueillir quelques fleurs au jardin, je montai au deuxième étage où je trouvai M. Devigne dans son cabinet de travail, portant sur ses traits les marques non équivoques d'une émotion récente Je lui demandai s'il n'était pas indisposé, et sans répondre à ma question, il me dit que Cécile n'était pas encore sortie de sa chambre mais qu'elle ne tarderait pas à venir. Comme je lui assurais que je venais de la rencontrer à l'instant même, il me certifia que je m'étais trompé puisqu'elle était obligée, pour sortir, de traverser le cabinet de travail où il se trouvait depuis plus de deux heures. Pour prouver à M. Devigne que je ne me trompais pas je lui décrivis minutieusement la forme et la couleur des vêtements que portait ma fiancée, ajoutant quelques plaisanteries sur la bizarrerie de cet accoutrement. Il m'écouta sans mot dire, puis passant son bras sous le mien, il me conduisit dans une chambre contigue *où je n'étais jamais entré* et s'arrêta devant un portrait en pied, *que je n'avais jamais vu*, mais dans lequel je n'eus pas de peine, tant la ressemblance était frappante, à reconnaître ma fiancée dans le costume que je lui avais vu dans l'escalier. M. Devigne, devinant ma pensée, m'apprit alors que ce n'était pas là le portrait de Cécile, mais bien celui de sa mère à lui, quand elle était jeune, et qui était morte depuis quarante ans. Je restai littéralement confondu devant ce cas d'atavisme si extraordinaire qui commençait à brouiller mes idées sur la nature de la rencontre que je venais de faire. Nous revînmes dans le cabinet de travail et nous y étions à peine que ma fiancée sortit de sa chambre dans un état d'agitation qu'il nous fut facile de comprendre quand elle nous raconta que, quelques minutes après son lever, alors qu'elle était parfaitement éveillée, puisqu'elle avait déjà vaqué aux soins de sa toilette, son aïeule lui avait apparu telle que la représentait son portrait, lui avait amicalement souri et s'était éloignée en passant à travers le mur comme s'il n'existait pas.

« Mais là ne devait pas s'arrêter ma stupéfaction car mon beau-père nous avoua alors que l'émotion que j'avais remarquée chez lui en entrant n'avait pas d'autre cause que la même apparition qu'il avait très distinctement vu venir du côté de la chambre de sa fille, le

regarder un instant avec une inexprimable tendresse et se retirer par la porte donnant sur le palier, bien que celle-ci fut hermétiquement fermée.

« Le doute n'était pas possible. C'était bien la même vision que j'avais eue moi-même dans l'escalier et que je ne puis me rappeler encore aujourd'hui sans une indicible émotion. »

Etant donné, d'un côté l'indiscutable honorabilité des trois témoins de ce fait et, de l'autre la concordance mathématique des lieux et des instants où il s'est produit, est-il possible de voir là autre chose que l'intervention manifeste de l'être périsprital ?

***

La seconde manifestation est peut-être plus intéressante encore que la précédente à cause des communications qu'à bien voulu donner l'esprit quelques jours après le phénomène déjà si rare de tangibilité qu'il avait produit, communications dont j'ai été témoin et qui présentent deux particularités aussi remarquables qu'insolites.

Les époux Boutière, honnêtes et laborieux artisans, avaient, quoique ne jouissant que d'une fort modeste aisance, recueilli au mois d'avril dernier, une parente éloignée, Claire Vernet, que son mari, décédé après une longue maladie, avait laissée, avec une petite fille de seize mois, dans une profonde misère. Malade elle-même, la pauvre femme ne tarda pas à s'aliter et mourut le 4 juin suivant, à 10 heures du matin. Quelques instants après le décès, Mme Boutière prit dans ses bras la petite fille, qui était couchée dans un berceau, près du lit mortuaire, pour la porter sur son propre lit, dans une chambre voisine ; mais au moment de sortir, elle en fut empêchée par une force invisible qui, en même temps qu'elle la repoussait dans la chambre mortuaire, cherchait à lui enlever l'enfant. Cette force était si réelle que la petite fille se réveilla en poussant des cris déchirants, mais à peine avait-elle ouvert les yeux qu'elle cessa de pleurer et se prit à sourire en répétant à deux reprises le mot : maman, pendant que ses yeux regardaient dans le vide.

Mme Boutière fort effrayée appela son mari, qui en apprenant ce qui se passait, prit lui-même l'enfant dans ses bras, et à son tour il éprouva la même résistance invisible qu'il ne put vaincre que par une forte poussée immédiatement suivie d'un bruit semblable à celui produit par un corps humain qui serait projeté sur le plancher. Il put alors, ainsi que sa femme, sortir de la chambre sans difficulté.

Ayant appris ce fait par une personne qui habite la même maison que les époux Boutière, je me fis présenter chez ces derniers qui

voulurent bien me raconter dans tous ses détails, cette remarquable manifestation que sans avoir jamais entendu parler de spiritisme, ils attribuaient à *l'âme de la pauvre morte qui, croyant qu'on voulait lui voler son enfant, cherchait à la reprendre.* Ils appuyaient leur explication sur ce fait que la petite fille avait bien vu et reconnu sa mère puisqu'elle avait cessé de pleurer en l'apercevant.

Le terrain était trop bien préparé pour qu'au bout d'une heure de conversation M. et Mme Boutière n'eussent accepté la croyance spirite que les faits suivants changèrent bientôt en ardente conviction.

Pendant une soirée que je passais chez eux, dix jours après le décès de leur parente, je remarquai que le jeune Boutière, leur fils, âgé de douze ans, qui faisait son devoir pour la classe du lendemain, avait incliné la tête sur son bras gauche appuyé sur la table et s'était endormi pendant que de la main droite il continuait d'écrire avec rapidité. En nous approchant doucement il nous fut facile de reconnaître une nouvelle et intéressante manifestation. C'était en effet l'esprit de Claire Vernet qui venait remercier ses parents de ce qu'ils avaient fait pour elle et des soins qu'ils continuaient à prodiguer à sa petite fille. Elle ajoutait qu'elle avait passé du monde charnel au monde périsprital sans s'en apercevoir et qu'elle ne se croyait pas morte quand elle avait voulu s'opposer à l'enlèvement de son enfant. Elle promit de revenir le lendemain à la même heure et en effet, tous les soirs, pendant quinze jours, et par le même procédé, nous reçûmes des communications qui décèlaient chez leur auteur une instruction solide et une grande élévation.

Une des particularités dont j'ai parlé plus haut consiste dans ce fait que les communications de Claire Vernet sont conçues dans un style élégant et irréprochable, sous le rapport grammatical ; elles sont de plus d'une écriture fine et correcte, presque calligraphiées, alors que l'écriture du jeune médium est, à l'état de veille, lourde, pâteuse, irrégulière et bourrée non seulement de lourdes fautes d'orthographe, mais encore de pâtés de toutes les formes et de toutes les dimensions. C'est précisément le contraire qui arrive pour les anagogiques et monotones sermons de certains esprits qui se targuent d'une supériorité que tout s'accorde à démentir et qui nous font parvenir leurs messages d'une façon presque illisible et dans un style fantaisiste agrémenté des licences grammaticales les plus hasardées. Si on peut supposer de l'automédiumnité quelque part, ce n'est évidemment pas dans le premier cas.

Une autre particularité intéressante se trouve dans la phrase qui termine la dernière communication que Claire Vernet nous a donnée il y a deux jours. Je copie textuellement :

Je ne pourrai revenir vers vous que dans quelques mois; je pars en effet pour un centre assez lointain.

Cette affirmation si précise, relative à la difficulté pour l'être périsprital de franchir instantanément les distances et venant d'un esprit dont la gravité ne s'est pas un seul instant démentie, ne viendrait-elle pas confirmer ce que nous ont déjà dit notre sympathique ami Alpha et d'autres esprits sérieux, que le monde charnel n'est en quelque sorte qu'un pâle reflet du monde périsprital. Il y a là un sujet d'études que nous ne saurions trop recommander aux groupes progressistes qui, lassés des mystiques capucinades de quelques pseudo-saints du calendrier, réservent leur temps et leur intelligence aux enseignements que veulent bien leur donner les esprits élevés qui les visitent. Il va sans dire que la *Vie Posthume* accueillera avec plaisir les communications qu'on voudrait bien lui faire sur un sujet aussi intéressant.

A. MARTELIN.

VARIA

CROISADE CONTRE LES ATHÉES

Je n'aime guère, je l'avoue, les opinions toute faites, les sentencieuses banalités que chacun va répétant, comme un écho. Ce bruit monotone et sans âme me donne goût et plaisir aux notes personnelles, aux vibrations plus vivantes des esprits originaux. J'ai un faible pour les paradoxes, les idées singulières. Pour un peu je me joindrais aux blasphémateurs qui lancent bravement ironies et sarcasmes au Dieu universel et polymorphe : le vénérable Sens Commun. Efforts hérétiques, d'ailleurs de toute inutilité, car la colossale idole est immuable sur ses larges pieds de plomb lourd.

C'est un peu comme prêtres de ce permanent oracle que viennent de parler les fondateurs de la Ligue contre l'Athéisme, dans le numéro programme de leur organe propagateur *La Paix Sociale*.

Si vous avez, lecteur, le respect des titres, des positions et professions, si vous jugez de la valeur d'un document d'après le rang occupé par ses auteurs dans la galère sociale, vous trouverez admirable le manifeste encadré à la première page du journal officiel de la Ligue. Ses signataires brillent comme membres de l'Académie Française, de l'Institut, anciens ministres, sénateurs, députés, conseillers municipaux, professeurs, hommes de lettres, pasteurs, rabbins, abbés, avocats,

docteurs, etc. Il y a même parmi eux un général chinois et un empereur (du Brésil).

Mais si vous êtes assez irrévérencieux pour penser que fonctions, honneurs, diplômes, réputation — autant de choses fort respectables et bien dignes d'envie — ont très souvent sur le sens philosophique une influence déplorable et font des opinions de convenance et des convictions abâtardies, vous ferez abstraction de ces noms voyants, placés bien en vedette, pour ne tirer votre appréciation que de l'analyse seule du texte.

Je ne reproduis pas ce manifeste. On peut le résumer si précisément. Il est la quintessence des lieux communs sur la désorganisation de la société actuelle : plus de principes debout, incertitude, contradiction dans toutes les sphères de l'activité intellectuelle, nation française en péril et « c'est pour conjurer ce danger, que nous aidant de toutes les forces vives de la société, de toutes les croyances religieuses, de toutes les opinions nobles et élevées, de toutes les convictions avouables, de tous les dévouements charitables et patriotiques, nous essayons de relever dans les âmes et dans les consciences, l'idée de Dieu, la première de toutes les idées, la plus nécessaire à toute organisation sociale, la plus propre à servir de ciment entre les individus et les groupes particuliers dont une nation se compose. » Sans l'idée de Dieu, ni vérité, ni justice, ni devoir, ni droit, ni beauté.

Pour replacer dans les consciences cette idée-maitresse, les membres du comité de la Ligue n'auront recours, disent-ils, ni aux dissertations métaphysiques, ni aux controverses de théologie. Ils poursuivent un but essentiellement pratique : L'idée de Dieu est nécessaire ; elle est un élément indispensable au bon fonctionnement de la machine sociale ; donc Dieu est, ou doit être, il faut qu'il soit. C'est la méthode religieuse appliquée à l'établissement des principes politiques, la croyance d'État, la philosophie utilitaire. Ce manifeste imite toutes les allures d'un boniment électoral. Il en a l'exagération dans l'énoncé du péril qu'il signale, dans la réclame du remède qu'il préconise. Le vrai au fond n'a rien à voir là dedans ; simple question de police, d'administration publique. Telle n'est pas, je veux bien, la pensée des signataires, mais c'est la conséquence de la méthode de propagande par eux choisie.

Je me garderais bien de nier la valeur de ce système de constitution sociale dont un Dieu fictif est le chef suprême. Et je suis disposé à croire qu'une puissance divine qui réunit les suffrages d'esprits aux habitudes si différentes que MM. Jules Simon, Frank, de Broglie, de Pressensé, Passy, abbé Harnois, de Rothschild, Francisque Bouiller, grand rabbin Kahn, pasteur Arbousse-Bastide, sa majesté dom Pedro d'Alcantara, général Tcheng-ki-Tong, possède des attributs qui la rendent propre à faire le bonheur de ses sujets. Le difficile sera de donner

à ceux-ci la foi — non la croyance insoucieuse, inactive, le plus grand nombre la possède, les femmes ne pouvant et ne devant être exclues de compte — mais la foi agissante.

La Ligue a l'air d'avoir bon courage. Elle a fait grosse provision d'énergie et de patience. J'aimerais pourtant bien, que quelqu'un, *de sens rare*, fasse comprendre à ces généreux Don Quichotte qu'ils partent en guerre contre des moulins à vent.

Pourquoi ne pas laisser aux myopes le monopole des tirades sur l'anarchie intellectuelle de notre temps. Cette anarchie implique fécondité, richesse d'idées, émancipation, liberté. C'est le fouillis d'une exubérante végétation, la promesse d'admirables promenades pour la pensée.

Et dans le présent, cette absence de principes, ces contradictions, ces incertitudes, cette refonte des dogmes sacrés dans le creuset de la science et de la libre critique, ne sont pas le prélude d'une dissolution prochaine ; ce désordre apparent n'a pas produit dans le domaine de la morale pratique — le plus important — les conséquences funestes dont l'hallucinatoire vision fait pousser des cris d'alarme aux naïfs peureux et aux vicieux hypocrites. Il n'est pas corrupteur. Le niveau moyen de ce qu'on appelle moralité s'est élevé plutôt ; bien des idées grandes et généreuses circulent dans la foule des esprits, qui ne hantaient autrefois que les cerveaux choisis de philosophes et d'utopistes. Et la seule espèce morale vraiment spéciale à notre époque est grande dans ses bizarreries, ses extrêmes, dans sa maladive organisation. L'âme contemporaine (je l'appelle ainsi ; elle est caractérisque quoique rare en individus) n'est pas plus dépravée que ses devancières. Elle veut le paraître, elle étale ses plaies, les avive par une sorte de frénésie, d'avilissement, forme larvée de ses instincts d'idéal et de poésie. Elle a repoussé les voiles de la pruderie. Elle est franche, souvent cynique. Elle se vautre, elle se souille, elle blasphème avec ivresse, mais elle se relève de sa fange, elle s'interrompt dans ses orgies pour sangloter une prière, crier la vanité de ses joies, l'inassouvissement de ses désirs. C'est par désespoir qu'elle s'abîme dans le nihilisme. Elle préfère le vide du néant, le mysticisme à rebours, aux créations d'une foi menteuse. Elle est malgré tout et surtout altérée de vie et de vérité. Elle est riche d'attendrissement. Elle rêve dans ses enthousiastes moments, du réel oublieuse, les caresses d'une infinie douceur qui fondrait choses, êtres et mondes dans une communion mystérieuse de paix, de bonheur et d'amour.

Mais cette âme contemporaine, inquiète et tourmentée, n'est pas la vôtre, déistes de la *Paix Sociale*. Vous êtes les représentants du chauvinisme et de la foi simpliste, vous qui « nagez dans les eaux limpides d'un patriotisme sans voile et d'une foi sans nuages », vous qui ne

séparez pas l'idée de Dieu de l'idée de Patrie, qui avez fondé une Ligue Nationale et qui allez sans doute nous fabriquer un Dieu français.

Au moins donnez-lui — chose pour vous facile — comme signe de race, beaucoup d'esprit. Ils sont si bêtes en général les dieux,

Tous à l'envie imitant leur modèle,
L'homme,......

R.

La « CONSTANCIA » et La « VIE POSTHUME »

Nous trouvons dans la *Constancia*, l'une des Revues Spirites les plus justement appréciées de la République Argentine, un long article, très courtois d'ailleurs, en réponse à quelques lignes de commentaires dont nous avions pris la liberté, en mars dernier, d'accompagner l'annonce d'un édifice Spirite à Buenos-Ayres. *N'est-il pas à craindre, disions-nous, étant données les tendances sinon catholiques du moins religieuses, qui prédominent encore parmi les nombreux spirites de la République Argentine, qu'un pareil édifice, malgré ses vastes proportions, ne rappelle plutôt la chapelle que le véritable temple de la libre-pensée ?*

« Cette crainte n'est pas fondée, nous répond notre très estimable « collègue. L'édifice que nous projetons de construire pour la « *Constancia* sera un atelier de travail et d'études, comme cela a lieu » jusqu'ici, mais permettant de donner plus d'extension à notre œuvre « de propagande comme conférences, bibliothèques publiques, écoles, « etc., etc.

« Les spirites de la République Argentine, du moins en immense « majorité, étudient le spiritisme comme science, comme philosophie « et comme religion — ceci est certain. — Toutefois, nous ne croyons « pas que le spiritisme soit une religion dans le sens vulgaire du mot « puisqu'il manque de culte extérieur ; nous croyons même plus, c'est « que le jour où le spiritisme arriverait à être une religion ou secte « positive, ce jour-là il perdrait tous ses caractères fondamentaux, toute « son autorité qui repose entièrement dans le libre examen. C'est « pourquoi un esprit a pu dire avec raison que si le spiritisme pouvait « être considéré comme une religion ce serait uniquement comme « la Religion de la Liberté.

Excellente définition, la seule à laquelle nous aimerions de nous rallier, n'était la répulsion instinctive que nous inspire le mot religion. Nous ne pouvons oublier que malgré son irréprochable étymologie,

ce mot ne cessa d'être un masque à l'abri duquel se commirent les plus noirs forfaits. (1)

C'est pourquoi nous montrons-nous des plus sceptiques au sujet de la prétendue concordance universelle signalée par nos très honorés confrères, dans les termes suivants :

« Il est impossible de nier que de l'étude philosophique du spiri-
« tisme et de l'enseignement presque universel des esprits, il ne
« résulte une religion fondée sur la morale prêchée par Jésus. »

Les préjugés bibliques prédominant encore dans les pays spirites d'Europe et d'Amérique, il est naturel que les communications médianimiques s'inspirent des mêmes préjugés. Quand la médiumnité sera pratiquée chez les Musulmans, on y prêchera Mahomet, en Chine Confucius l'emportera, ailleurs Bouddha, etc. Il en sera ainsi jusqu'à ce que la libre-pensée triomphante rallie tous les dissidents et disperse aux quatre vents la poussière de toutes ces croyances cadavériques.

Limité que nous sommes par l'espace dont nous disposons, nous nous bornerons à citer encore ces quelques lignes :

« S'unir pour déchiffrer les énigmes de l'évangile, simplifier ses
« formules, les étudier dans leur véritable esprit, telle est la religion
« que pratiquent pour le moment les spirites qui se pénètrent de la
« grandeur des destinées du spiritisme. »

Telle est précisément cette « tendance religieuse » qui fait l'objet de nos craintes. Sans doute la pensée ne nous fût jamais venue, en parlant des nombreux spirites de la République Argentine, de les supposer capables de transformer le spiritisme en une religion proprement dite avec ses rites, ses dogmes, son culte et ses théâtrales manifestations ; le seul danger que nous ayons cru devoir signaler c'est une certaine particularité qui nous paraît se dégager de l'unanimité de la presse spirite espagnole et qui consiste à greffer l'idée spirite sur l'idée chrétienne ou biblique.

Le Spiritisme ne peut être, selon nous, ni catholique, ni protestant, ni bouddhiste, ni mahométan, bois mort que tout cela. Il ne peut s'être révélé au monde pour ramener l'humanité à ses vomissements ; il est bien plutôt à croire qu'il vient pour l'entraîner vers un avenir non

(1) Voir les ignominieux et récents scandales de Citeaux où toute une bande de... bons frères — « ignorantins » au point de vue des sentiments les plus élémentairement honnêtes, mais consommés dans l'art raffiné de toutes les perversités — n'ont pas craint de souiller plusieurs centaines de jeunes garçons confiés à leurs soins.

Voir encore ce digne émule de Torquemada, curé de Barbamaria (Pérou) qui vient de faire brûler vive, après l'avoir dépouillée de ses vêtements et fait fouetter en place publique, une pauvre femme accusée de sorcellerie, mettant lui-même le feu au bûcher improvisé pendant que le bedeau tendait au bout d'une perche un Christ à la suppliciée.

encore vécu où toutes ces ombres, toutes ces apparences qui ont noms : amour, solidarité, fraternité, se présenteront enfin sous les traits de la réalité.

M. G.

Un mot de merci. — Nous remercions volontiers la *Pensée Nouvelle* pour la mention qu'elle a bien voulu faire des théories de l'esprit Jean. Nos très sympathiques confrères, dont nous partageons d'ailleurs complètement les vues, ont eu raison de penser que notre intention n'avait pu être de les viser en signalant le silence de la presse spirite au sujet de ces mêmes théories.

Congrès spirite international en Espagne. — Nous recevons un éloquent appel de la *Commission exécutive du Spiritisme en Espagne* chargée de la mission difficile de préparer les voies et moyens pour la réussite d'un premier essai de fraternisation spirite universelle qui doit avoir lieu à Barcelone le 8 septembre prochain.

Il résulte de la lettre-circulaire de la commission exécutive, que nous regrettons de ne pouvoir insérer, faute de place, que la porte aux adhésions est largement et fraternellement ouverte.

Les spirites qui ne pouvant se rendre au Congrès seraient néanmoins désireux de contribuer à son éclat, peuvent le faire par l'envoi d'une rétribution volontaire.

Pour tous renseignements, s'adresser au siège du Comité : RUE BEATAS, 10, BARCELONE.

Une nouvelle Publication. — C'est de la *Revue Théurgique*, du populaire Zouave Jacob, qu'il est question ; *Revue mensuelle traitant spécialement de l'hygiène et de la guérison par les fluides ; abonnement dix francs par an, rue Montenotte, 20, Paris*.

Le deuxième numéro nous apporte le récit d'une fête qui vient d'avoir lieu par les soins de la Rédaction et qui ne réunissait pas moins de trois cents Théurges. Cette fête a été organisée en l'honneur de Christna, chef patronymique, paraît-il, de la nouvelle armée du nouveau Salut... du salut *par le concours des esprits aux fluides blancs*.

La fête a été ouverte par le chant des Théurges, avec accompagnement d'orgue. Le Zouave Jacob prenant ensuite la parole, a fait d'abord l'historique de la vie de Christna ; après quoi il s'est appliqué à distribuer des conseils aux néophytes ; il les a particulièrement exhortés *à ne pas se laisser entraîner dans aucune réunion magnétique, somnambulique, hypnotique ou spirite, si ceux qui y président ne sont pas dans la pratique théurgique*... C'est-à-dire que pour Messieurs les Théurges et autres Pierre l'Ermite du « fluide blanc » toute la somme de vérité répandue dans le monde se résumerait dans une simple trinité dont le Père serait Dieu, Christna le Fils et le Zouave Jacob le Saint-Esprit.

Nécrologie. — Nous apprenons avec regret le décès de M. Macr Baptiste (de son vrai nom Ernest Cordurié) l'auteur des *lettres aux paysans* et des *lettres à Marie*, deux petites brochures qui furent très répandues, et l'auteur également des communications très remarquées que publia longtemps le *Messager*, sous la signature : *Un Collaborateur Spirituel*.

Réponse ajournée. — Une nouvelle fois la place faisant défaut, M. Martin voudra bien nous excuser de laisser décidément pour compte les deux ou trois alinéas de l'avant-dernier numéro du *Moniteur* auxquels la dernière *Vie Posthume* faisait illusion. Aussi bien estimons-nous que dans un journal de principes et de recherches, les questions de personnalités ne perdraient rien à être ainsi traitées par l'ajournement.

Nous accusons réception à la **Société Fraternelle** de Lyon, d'une lettre-circulaire à laquelle nous donnerons place, avec les réflexions qu'elle comporte, dans notre prochain numéro.

Le Directeur-Gérant : Mlle GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.